

JOURNAL DES DAMES

ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.^e pour l'étranger.

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées, format in-4.^e oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1816, comprendront les N^{os}. 421 à 439.

P A R I S

Ce 30 Juillet 1816.

Farinelli a réussi au Vaudeville. Il y a des jours heureux pour les auteurs. Cette bluette médiocre est principalement dirigée contre les vaudevillistes. On y compare un auteur à un traiteur, puis on ajoute :

AIR :

Toujours dans sa tête il mitonne
 L' moyen d' faire d' nouveaux ragoûts ;
 De son mieux il les assaisonne,
 Afin d' contenter tous les goûts.
 Mais d' nous en un point il s'écarte
 D' peur qu' son r'pas n' soit mal tourné,
 Il a soin d' fair' payer la carte
 Avant de servir le diné.

*

Le Métronome de M. Jean Maelzel, instrument qui manquoit à l'art musical, pour parvenir à exécuter avec précision et indiquer d'une manière positive tout mouvement tel que le compositeur l'a conçu, vient d'être mis en vente, boulevard Poissonnière, n^o. 18. Les plus célèbres compositeurs de l'Europe ayant décidé de ne désigner désormais la mesure de leurs différens ouvrages que par les divisions métronomiques, cette savante découverte va devenir nécessaire à toutes les personnes qui s'occupent de la musique.

LA FÊTE D'UN NOUVEAU MARIÉ.

C'est de ma fête que je veux parler. C'est de ma personne que je vais faire les honneurs. N'ayez pas peur que je me traite d'une façon trop rigoureuse. Quand on tient la plume, on seroit bien fou de se dire des sottises. Il est plus naturel de se donner des éloges dont les envieux rabattent au moins la moitié. Pour donner un air de bonne-foi aux choses que l'on dit, et pour les faire mieux accueillir, on fait quelques petites concessions propres à contenter la malice humaine, et puis on s'étend avec complaisance sur le reste. On note ses moindres qualités, on dissimule ses plus âpres défauts, et l'on parvient à faire de soi un portrait qui n'est pas trop désagréable.

Je suis né sous le ciel de la Provence, qui n'est absolument beau que pour ceux qui ne l'ont pas vu et qui ne le connoissent que d'après les Troubadours. Ayant de bonne heure perdu mes père et mère, j'avois un tuteur qui étoit bossu, petit, méchant et qui me faisoit maltraiter par un grand coquin de valet-de-chambre dont j'espère un jour faire justice.

Un pauvre enfant, orphelin, malheureux, battu, grondé, ne sait trop où donner de la tête, et mille idées lui passent par l'esprit. Je roulois une foule de projets dans mon imagination, je voulois me soustraire à la tyrannie de celui qui auroit dû être mon protecteur. Enfin, après avoir arrêté cinquante desseins que je n'avois point mis à exécution, un beau jour je quittai le logis du bossu, et je montai sur un esquif qui me conduisit en Catalogne. De là, je passai aux îles Baléares. J'étois à Formentara quand M. Biot y vint prolonger ses triangles pour la mesure de la méridienne; mais poussé par mon étoile, je ne m'arrêtai pas en si beau chemin, je trouvai un petit bâtiment qui faisoit voile pour l'empire de Maroc; je fis marché avec le capitaine, et je me vis bientôt transporté sur les côtes d'Afrique. Je fus très-bien reçu des habitans du pays. Je savois quelques mots de leur langue, j'en appris facilement davantage, je me mis à la tête d'un petit commerce qui m'ouvrit les portes du palais de l'empereur. J'assistai aux cérémonies qui eurent lieu lors de la présentation du prince Ali-Bey, à la cour de Mogador, et je fus témoin d'une partie des aventures que S. A. a racontées au retour de ses voyages.

En partant de France, j'avois emporté une cassette assez bien garnie, à valoir sur la fortune que mon tuteur géroit pour mon compte, mais dont il me laissoit peu jouir. C'étoit tout mon équipage, je ne traînois après moi ni malle, ni valise. Je n'avois d'habit que celui que je portois sur le corps, et quand il étoit usé, j'en faisois faire un autre, abandonnant le premier à quelque vieil infirme.

Je liai connoissance avec une africaine du plus beau noir possible. Elle étoit riche, c'étoit une des grandes dames de la contrée, et je l'aurois épousée probablement si la mort n'étoit venue me l'enlever au moment où nous étions ensemble dans les meilleurs termes.

Cette perte me fut très-sensible. Elle me rendit insupportable le séjour de la zone torride. Je ne voyois pas un visage d'ébène qui ne me rappelât ma barbaresque; et pour me soustraire à ces funestes rencontres, je pris la résolution de repasser en Europe. Je me rendis à Cadix, qui fut la patrie de Trajan, et qui étoit autrefois renommée par l'amour que ses habitans avoient pour les lettres, mais on y pense aujourd'hui assez peu à la littérature. Les courtiers y sont plus nombreux que les poètes, et à cela près de quelques aveugles ou de quelques amans qui vont jouer de la mandoline sous le balcon des jeunes veuves, on n'entend plus guères, dans cette ville, d'autres sons que celui des piastres et des guinées. Je fis de ces espèces, je l'avouerai, une provision assez copieuse. Je trafiquai avec Lisbonne; et toutes les chances m'ayant été favorables, je triplai, quintuplai mes capitaux.

Quand on a devant soi beaucoup d'or et d'argent, je doute que quelque part que l'on soit et de quelque lieu que l'on vienne, on n'ait pas le désir de faire un voyage à Paris. Pour moi, j'y rêvois jour et nuit. Je m'embarquai sur un brick, bon voilier, et les vents nous poussant à souhait dans le golfe de Gascogne, je ne fus pas longtemps à pouvoir mettre pied à terre sur le port même de la Rochelle. De-là, je pris la diligence, et en cinq jours, j'étois au Palais-Royal à prendre du chocolat chez M. Sabbatino.

Il y a des villes où il faut avoir des lettres de recommandation pour être admis dans les bonnes maisons. Mais à Paris, la meilleure recommandation que l'on puisse avoir, c'est une bonne figure, de la gaieté et de l'argent. J'étois pourvu de ces trois choses. Aussi ne tardé-je point à avoir nombre de charmantes connoissances. Dans un cercle où j'allois de préférence, il y eut une beauté qui me toucha vivement le cœur. Je lui confiai naïvement la passion qu'elle m'avoit inspirée. Les femmes aiment à inspirer des passions. Je ne fus point écouté sans trouble. La mère fut mise dans la confidence; et quand les mères se mêlent de quelque chose, les affaires vont bon train. Le contrat fut dressé dans la forme ordinaire, je signai, on signa, bref, je me vis marié comme par enchantement, et je n'ai point encore eu lieu de m'en repentir. J'ai une compagne douce et bénigne jusqu'ici; ma belle-mère est indulgente et sage; on me chéit, me dorlotte, on dit que je vas incessamment être père: tous les biens m'arrivent à-la-fois.

Ma fête s'est célébrée en grande pompe, il y a peu de jours. Il y a deux ou trois favoris d'Appollon, anciens commensaux de la maison, qui se sont évertués pour m'offrir leur galant hommage,

j'ai trouvé des vers sur mon assiette ; on a couronné ma tête de myrthe et de roses , j'ai souffert et écouté tout cela fort patiemment, et voici même des couplets que j'ai retenus. Je ne me souviens pas des quatre premiers vers. Je sais seulement qu'ils faisoient mention de mon départ précipité de Marseille et de mes aventures d'Espagne et d'Afrique , ensuite on continuoît ainsi :

Votre âme prompte aux voluptés
(J'en sais des nouvelles certaines)
N'étoit pas cruelle aux beautés
Qui n'étoient pas trop inhumaines.

Ma femme fronçoit un peu le sourcil. Cependant l'auteur a continué....

Enfin dans les murs de Paris
S'est terminé votre voyage.
C'est le plus tendre des maris
Qui succède à l'amant volage.

(Ici ma femme m'a envoyé un baiser , d'un côté à l'autre de la table).

Vous passez vos heureux loisirs
Auprès d'une aimable compagne ,
Et pour vous les plus doux plaisirs
Ne sont plus châteaux en Espagne.

L'attention s'est à ce dernier mot , portée toute entière sur le chanteur , et je ne puis dire toutes les finesses que l'on a vues à ce rapprochement des *Châteaux en Espagne* et de l'*aimable compagne*.

Quand l'émotion a été un peu calmée , le poëte a pris une branche d'oranger , et , se donnant un air plus sentimental , il a dit :

Après ce petit compliment ,
Permettez que je vous présente ,
Un bouquet formé simplement
D'une seule et modeste plante.
J'ai cru que cette unique fleur
Vous plairoit, quoiqu'au nord fleurie,
En retraçant à votre cœur
L'image de votre patrie !....

Ce galimatias a produit un effet prodigieux. A peine a-t-on permis à l'auteur d'achever , ma femme dans un beau mouvement d'enthousiasme m'a sauté au cou. Ma belle-mère versoit des larmes. Toute l'assemblée s'est attendrie. Je n'ai pu rester froid au milieu de parcellles ardeurs, j'ai poussé ma part des soupirs, j'ai béni

mille fois l'inventeur d'aussi touchantes paroles, et j'ai été, en somme, vraiment édifié de la manière dont les Parisiens font la fête d'un nouveau marié.

V. G. T.
dit le Marocain.

LE RICHE FASTUEUX ET LE SAGE.

FABLE.

Un riche fastueux, voulant tromper un sage,
Exaltoit sa félicité.
Le sage ne fut pas la dupe du langage
Que lui tenoit la vanité :

« L'homme, répondit-il, ne doit la connoissance
» De sa profonde nullité
» Qu'à l'étude, à l'expérience ;
» Et ce n'est que dans l'opulence ,
» Lorsqu'il peut, à son gré, contenter ses desirs ,
» Qu'il sent combien la Providence
» Borna le cercle des plaisirs. »

Tandis que le Crésus, avec assez de grâce,
Recevoit la leçon, son singe, moins discret,
Repassoit dans un coin des tours de passe-passe.
Bertrand vint à jeter les yeux sur une glace ,
Vit un portrait ,
Fit la grimace ,
Et prit l'image pour l'objet :

Recourant à tout l'art dont un singe est capable ,
Il se guette , veut se saisir ,
Regarde par derrière , et ne peut définir
Pourquoi son adversaire est un être impalpable ,
Qui toujours le provoque , et s'obstine à le fuir ;
Le sage l'aperçut , et dit avec finesse :

« Celui qui sacrifie à l'aveugle déesse ,
» Après le bonheur courant ,
» Ressemble trait pour trait à ce singe ignorant. »

H. G. B.....

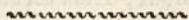
Le Parisien, dont on vante l'esprit fin, se laisse prendre aux pièges les plus grossiers; trouvez le moyen de piquer sa curiosité, et vous êtes assuré d'emporter son argent. C'est un grand enfant; il faut qu'on l'amuse, peu lui importe de quelle manière: moquez-

vous de lui, bernez-le, il vous le pardonnera; il en sera content même s'il a ri. Annoncez avec emphase, dans les journaux, l'arrivée d'une baleine auprès du Pont-Neuf, vous y verrez accourir l'habitant du faubourg St-Jacques à pied, celui de la Chaussée-d'Antin en voiture. Prenez-un habit noir, faites semblant d'arriver du fond de l'Allemagne, dites que vous avez découvert que le coude est le siège de tous les vices, de toutes les vertus: vous pouvez être certain que la foule va vous entourer, qu'on vous portera aux nues; mais craignez que votre triomphe ne s'anéantisse aussi promptement qu'on l'aura proclamé; un mot ridicule de vous ou sur vous peut suffire pour déclarer votre chute: que leur importe au fond que vous ayez tort ou raison; faites-les rire, voilà l'essentiel, ou souffrez que l'on rie de vous.

Bobèche, Polichinelle, le Chansonnier du coin, la Devineresse du quartier, une exécution en place de Grève, une parade au Carrousel, voilà ce qui amuse le peuple. L'Ambigu, les Variétés, Romainville, voilà les plaisirs des bourgeois. Les Français, Feydeau, l'Opéra, les Bouffes, les bals parés, les cercles, voilà les délassemens de la bonne compagnie. Par-tout on finit par bâiller; mais par-tout on revient dans l'espérance de s'amuser davantage. On court aux concerts, aux fêtes, aux théâtres, on s'arrête devant la boutique de Martinet, on patine au canal de l'Ourcq, on se promène à Longchamp, toujours pour éviter l'ennui, pour tuer le temps, pour se distraire: mais on n'y réussit pas; et c'est avec transport qu'on accueille celui qui, par ses talens, ses ridicules, même son astuce, parviendra à faire écouler plus rapidement une soirée dont la longueur fatigue. Amusez-nous, amusez-nous, dit-on sans cesse dans les salons; du pain et des jeux, crie-t-on dans les rues: partout c'est le même esprit, partout ce sont les mêmes hommes; ils ne diffèrent entre eux que par le costume et l'éducation. En province, au contraire, nous n'éprouvons nullement le besoin de nous distraire: nous savons nous suffire à nous-mêmes: notre peuple s'égaie en chantant; il n'est pas nécessaire qu'on paie des masques pour le faire rire. Veut-on savoir pourquoi? C'est que le provincial n'est que le cadet de la grande famille, c'est qu'on ne l'a jamais gâté, c'est qu'on ne s'est guère inquiété s'il étoit morne ou joyeux; tandis que le Parisien, fils aîné de la maison, s'est toujours vu bien traité; on l'a accoutumé aux flatteries, aux fêtes; son éducation, entreprise depuis des siècles, en est restée au même point: il faut le bercer, le faire rire, l'intéresser pour qu'il ne pleure pas. A Paris, on se moque des provinciaux; en province, l'homme qui réfléchit plaint les Parisiens: ils nous examinent avec les regards de la supériorité, nous leur répondons avec le sourire d'une pitié motivée; ils se croient au-dessus de nous, c'est leur marotte, il faut la leur laisser. Le Gascon, disent-ils, est menteur; le Champenois est bête, le Breton entêté, le Normand faux, etc.; et nous ajoutons, le Parisien est ridicule. On cher-

cheroit vainement en province le modèle de Jeannot, de Jocrisse, et de Cadet-Roussel : Paris seul pouvoit les fournir ; dupes, badauds et fripons, voilà presque tout ce que renferme cette grande ville.

(Extrait d'un ouvrage nouveau qui se vend chez Ménard et Desenne fils, libraires, rue Git-le-Cœur, n°. 8, à Paris.)



CROIRE EN AMOUR ET NE PAS CROIRE.

C'est sur cela que rouloit la conversation de deux femmes au Théâtre-Français, en attendant le lever de la toile. Le hasard m'avoit placé auprès d'elles.

Non, disoit l'une, je ne croirai jamais à la fidélité de ces messieurs. Au lieu d'un cœur, ils n'ont que des sens ; ils nous traitent comme un instrument de musique, qu'on dédaigne ou qu'on change, dès qu'il ne rend plus les sons qui d'abord les avoient flattés.

On voit bien, ma chère Wilhelmine, disoit l'autre, que tu ne sais pas aimer.

Ma foi, répondit-elle, j'aime à leur façon. Pourquoi se piquer à leur égard d'un attachement éternel qu'ils ne partagent pas ? S'ils sont légers comme le papillon, je veux voltiger comme l'abeille ; je veux du moins leur apprendre que je les connois pour des trompeurs, que je ne les chéris, que sous condition, et ne leur livre mon cœur, que de la manière dont on place ses fonds chez un banquier d'où on les retire à l'approche de l'orage. A notre sexe appartient l'honneur de pouvoir rompre le premier ; je serois humiliée qu'un homme me donnât mon congé.

Ainsi tu renonces, mon amie, à ce qu'il y a de plus délicieux en amour, à cette confiance mutuelle, à ces confidences réciproques et sans réserve, enfin à cette confusion des âmes qui de deux n'en fait qu'une, et qui nous vaut de leur part des noms si doux.

Jargon que tout cela, ma chère Lucile ; bien folle qui s'y laisse prendre ! La franchise en amour est si rare avec eux, que c'est une duperie d'y croire et sur-tout d'y compter. Moi, je les surveille, je les observe, et j'ai cet avantage qu'aussitôt que leur refroidissement me fait présumer une perfidie, elle ne me coûte point de larmes ; je m'y étois attendue.

Hé quoi ! Wilhelmine, faudra-t-il donc, de peur d'une rupture, languir sans cesse dans des transes cruelles ? ce n'est pas vivre. Le soupçon veille, la sécurité dort ; qui ne préférera pas un repos paisible à une vigilance inquiétante ! La rupture n'est qu'un moment pénible qui n'arrive qu'une fois ou deux. Mais la perspective et la crainte continuelle de ce chagrin, est un tourment de tous les jours. D'ailleurs pourquoi se forger cette crainte et se donner ce

mal anticipé? J'aime à penser que celui qui m'a engagé sa foi et qui a reçu la mienne, est incapable de me trahir. La qualité essentielle de l'amour est d'être crédule (1). S'il est défiant, il n'est plus l'amour, il prend l'affreux caractère de la jalousie.

Ah ! Lucile , laissons cette frénésie aux hommes. Je suis prudente , je suis prévoyante , je ne suis point jalouse. Quoique Racine ait dit : (2)

Si Titus est jaloux , Titus est amoureux ,

ne crois pas que cette passion tyrannique ait été jamais la preuve d'un attachement excessif. Ce n'est qu'une démonstration plus marquée de l'autorité que les hommes se sont arrogée sur nous. J'ai vu un seigneur qui n'aimoit point la chasse , qui n'y alloit jamais , et qui cependant entroit en fureur , pour peu qu'il vit un porteur d'arme à feu s'approcher de ses terres. Il craignoit toujours quelque attentat sur ses droits et sa propriété. C'est ainsi , ma chère , que la jalousie pénètre dans le cœur de la plupart des maris et des amans. L'amour ne la reconnoît pas pour être à lui. Elle ne tient qu'à l'amour propre.....

A ces mots , la toile se leva et *le Jaloux sans Amour* , fit taire les belles causeuses.

M O D E S.

Ce qu'on nomme étoffe ou tissu de paille , est en grande faveur : non-seulement les couleurs en sont variées , mais les dessins. Quant à la forme , que ce soit chapeau ou capote , la passe est toujours saillante et le fond très-peu bombé (voyez la gravure 1581). Lorsque les tissus sont rayés , la dernière mode est d'employer les raies en biais. On voit sur quelques chapeaux citron ; des marguerites gros bleu. Marguerites , roses et gros œillets sont trois espèces de fleurs également à la mode.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1581.

Le 22^{ème}. N^o. des *Costumes des femmes de la Normandie* , vient de paroître au bureau du Journal des Dames.

(1) *Credula res amor est.* Ovid. heroïd. 6.

(2) Bérénice , acte 2 , scène 5.